

Accompagner la quête contemporaine de Dieu En réaction à Denis Müller

Daniel Fraikin

Volume 14, numéro 1-2, automne 2006

Les lieux de la théologie aujourd'hui

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/014311ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/014311ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Résumé de l'article

Le pouvoir en théologie vient de la lettre; or, la lettre elle-même perd aujourd'hui du terrain. Ce n'est pas seulement l'indétermination de l'Écriture qui est source de liberté, mais la conviction que l'Évangile n'est pas enfermé dans l'Écriture (elle-même contrôlée par un canon), mais existe dans la Parole vivante de Dieu. Quelle audience se fabriquent le théologien et la théologienne pour s'adresser aux «sortis de l'église» et à ceux qui ont toujours été «hors du camp»?

Éditeur(s)

Faculté de théologie et de sciences des religions, Université de Montréal

ISSN

1188-7109 (imprimé)

1492-1413 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fraikin, D. (2006). Accompagner la quête contemporaine de Dieu : en réaction à Denis Müller. *Théologiques*, 14(1-2), 75–80. <https://doi.org/10.7202/014311ar>

Accompagner la quête contemporaine de Dieu

En réaction à Denis Müller

Daniel FRAIKIN
Queen's Theological College

Les propos de Denis Müller sur le statut du théologien méritent ample réflexion. Étant exégète de métier plutôt que théologien, je porterai mon attention sur trois points de son exposé qui touchent l'usage de l'Écriture et la liberté de la Parole : le théologien et le pouvoir, les sources de sa loyauté critique et le statut du « théologien public ».

1. Le théologien et le pouvoir

Müller nous propose d'abord le concept ou l'image de l'intellectuel organique d'Antonio Gramsci. L'idée que les intellectuels font partie de systèmes, qu'ils contribuent à les renverser, pour eux-mêmes établir et défendre à leur tour des hégémonies est aujourd'hui familière. Je suis frappé par le retour constant du terme « pouvoir » dans les citations que fait Müller de Gramsci : « chaque groupe qui cherche à atteindre le pouvoir », « processus de conquête du pouvoir », « impossible de prendre le pouvoir politique sans contrôler le pouvoir culturel ». Le contexte du discours de Gramsci sur les intellectuels est celui du pouvoir : « Comment prend-on ou maintient-on le pouvoir ? »

Müller n'hésite pas à admettre que le théologien (la théologienne n'a pas eu cette chance jusqu'à une époque récente) a participé à un pouvoir, à un magistère, à une structure et à un ordre, mais il s'applique davantage à identifier les façons dont le théologien obtient et garde sa liberté à l'égard du pouvoir ecclésial qu'aux façons dont il participe à la subversion des hégémonies existantes.

Je suggère que le théologien et la théologienne sont en partie soulagés du fardeau de la participation au pouvoir par les événements eux-mêmes. Ils ont traditionnellement exercé leur rôle, en effet, grâce à l'autorité de la lettre. Ils étaient des clercs. Ils commandaient l'Écriture et la loi. C'est quand la lettre devient déterminante que les clercs obtiennent domination. Réduisez l'importance de la lettre de l'Écriture, des dogmes et du droit canon, et les théologiens ne sont plus artisans de l'hégémonie qui ont ces textes pour fondation. Or, c'est ce qui se passe en ce moment. Ce qu'on observe n'est pas simplement, je pense, la diminution de l'autorité comme telle, mais de celle de la lettre. J'y reviens plus loin.

2. La source de la loyauté critique du théologien

Je souscris chaleureusement à l'analyse que Müller fait de la loyauté critique du théologien, qu'elle est une loyauté légitimement critique parce que l'Église, le théologien et la théologienne se réfèrent à l'Évangile de Dieu et s'y soumettent. Mais s'ils partagent la référence à l'Évangile, pourquoi un conflit existe-t-il entre les théologiens et l'Église ? Il y a un conflit potentiel, dit-il, parce que l'Église est aussi porteuse d'une autocompréhension de type doctrinal et potentiellement idéologique. C'est un conflit entre la référence à l'Évangile et le besoin de contrôler ses effets.

Müller suggère qu'une des libertés du théologien et des chrétiens en général provient de la constitution plurielle et conflictuelle du canon des Écritures et de sa réception traditionnelle. C'est une liberté interprétative. On peut en effet se représenter le rôle du théologien et de la théologienne comme celui d'articuler à chaque époque, dans l'Église et pour l'Église, une réponse contemporaine, toujours renouvelée à l'Évangile. Le conflit avec l'Église viendrait du fait que celle-ci prétend contrôler cette interprétation au nom d'une cohésion doctrinale ou d'une idéologie dont elle tire son pouvoir.

De fait, l'indétermination de l'Écriture est une écharde dans la chair d'une Église en quête de contrôle. Je me souviens d'un professeur de théologie dite dogmatique, il y a déjà longtemps, qui déclarait sans aucun embarras qu'il préférerait les formules dogmatiques (rassemblées dans le fameux *Denzinger*) à l'Écriture, parce qu'au moins elles étaient claires. L'indétermination des Écritures a d'abord été harnachée par la clôture du canon, puis par les formulations des conciles. Le canon fut un acte de contrôle exercé par le pouvoir et peut encore être un instrument d'hégémonie. C'est un des lieux où les clercs ont exercé non seulement leur pouvoir

de libérer, mais aussi d'opprimer. Le recours à l'Écriture est une forme bien connue de contrôle. Le cas le plus frappant aujourd'hui en est celui de l'acceptation ou du rejet de l'homosexualité. Le rejet se fait au nom de la lettre de l'Écriture, jugée déterminée ; l'acceptation, elle, se réclame de l'Esprit de l'Évangile.

C'est donc l'indétermination congénitale de l'Écriture qui serait la garantie de la liberté. Mais il y a davantage. Un facteur de liberté est que l'Évangile est l'Évangile de Dieu, comme dit saint Paul. Il participe de la vie de Dieu. Le théologien et la théologienne ne font pas qu'articuler une nouvelle réponse à un Évangile fixé définitivement dans la lettre, mais participent à l'effort des chrétiens pour entendre une nouvelle parole de Dieu. La parole de Dieu est vivante et renouvelle toutes choses encore aujourd'hui. On pourrait donc ajouter aux facteurs contribuant à la liberté théologique qu'il est de la nature même de l'Évangile comme porteur de la parole vivante de Dieu d'échapper au contrôle de quiconque !

Revenons à Gramsci et l'idée du pouvoir. Le pouvoir de contrôler la foi est extérieur au projet de sens porté par l'Église et les théologiens, qui est de vivre dans l'Évangile du Dieu vivant. Peut-on imaginer une société ecclésiale qui n'essaierait pas de contrôler la foi, mais la considérerait en constante évolution ? Je pense que la perte de pouvoir des autorités ecclésiastiques aujourd'hui résulte précisément d'un sentiment assez général que la parole de Dieu ne peut être enfermée dans les dogmes, les décisions ecclésiales, et même dans les Écritures canoniques.

3. Le théologien public et son auditoire

Quand on n'appartient plus à un groupe particulier, on se prive également d'une instance de légitimation du discours. Le théologien n'a d'autorité que dans sa maison. Un auteur n'a d'autorité qu'à l'intérieur d'un cercle d'auditeurs. Le théologien et la théologienne de tous et de toutes, surtout des « sortis de l'église », en ont-ils encore un ? C. Perelman et L. Olbrechts-Tyteca, dans leur fameux livre sur la nouvelle rhétorique (1969), rappellent que le public auquel s'adressent l'orateur et l'écrivain et qui commande leur discours est celui qu'ils créent eux-mêmes. Quel auditoire le théologien et la théologienne d'aujourd'hui ont-ils en tête, quand ce n'est plus l'Église ? Sont-ils condamnés au soliloque ?

C'est la quête profonde des humains et leur liberté fondamentale qui lient un théologien ou une théologienne au reste de l'humanité, y compris aux « sortis de la religion ». Je crois qu'il est possible pour un théologien

chrétien, en tant même que chrétien, de sortir du camp et d'aller rejoindre non seulement les exilés, mais les nomades sans domicile, non pas pour les amener ou les ramener dans le camp, mais pour les accompagner dans leur propre quête de Dieu. Ils sont en grand nombre, hors du camp. Ils sont l'audience d'un discours théologique parce qu'ils ont un statut théologique. Ils ne sont pas hors du territoire de Dieu. Ils sont sur une autre route que les chrétiens, mais ils sont en route. Ils ont un statut de fils et de filles de Dieu et Dieu est leur destination. Le rôle du théologien et de la théologienne serait de percevoir et d'articuler aujourd'hui en leur compagnie « ce qui va de l'avant », comme disait Lonergan (1973, 178-179), dans le fouillis du présent.

Je remercie Denis Müller de nous avoir offert des lignes de compréhension du statut et de la chère liberté du théologien et j'espère que mes remarques, quelques-unes audacieuses, serviront à amorcer une fructueuse conversation.

Référence

LONERGAN, B.J.F. (1973²) [1972], *Method in Theology*, New York, Herder and Herder.

PERELMAN, C. et L. OLBRECHTS-TYTECA (1969) [1958], *The New Rhetoric. A Treatise on Argumentation*, Notre Dame, University of Notre Dame.

Résumé

Le pouvoir en théologie vient de la lettre ; or, la lettre elle-même perd aujourd'hui du terrain. Ce n'est pas seulement l'indétermination de l'Écriture qui est source de liberté, mais la conviction que l'Évangile n'est pas enfermé dans l'Écriture (elle-même contrôlée par un canon), mais existe dans la Parole vivante de Dieu. Quelle audience se fabriquent le théologien et la théologienne pour s'adresser aux « sortis de l'église » et à ceux qui ont toujours été « hors du camp » ?

Abstract

The power in theology comes from the text ; however, the text itself is losing ground these days. Freedom is being found not only within the indecisiveness surrounding Scripture, but also within the conviction that the Gospel is not bound to Scripture (itself controlled by a canon), but can also exist within

the living Word of God. What kind of audience is the theologian creating for her or himself when addressing those who have exited the Church or those who have always been on the outskirts of it?